

# LES « SPÉCIALISTES DE LA CHINE » ET L'ARMÉE IMPÉRIALE

Le cas de Sasaki Tōichi

Samuel GUEX  
Université de Genève

Le 13 décembre 1937, Sasaki Tōichi 佐々木到一 (1886-1955), à la tête de la 30<sup>e</sup> brigade de la 16<sup>e</sup> division d'infanterie de l'armée impériale japonaise, participait à l'attaque contre la ville de Nankin. Voici ce qu'il nota dans son journal ce jour-là :

Aujourd'hui, dans la zone des combats de notre unité, le nombre des cadavres abandonnés se situe entre dix et vingt mille. En outre, si l'on tient compte des hommes éliminés [*gekimetsu* 撃滅] sur la berge du Yangzi par les véhicules blindés et qu'on y ajoute les prisonniers faits par les autres unités, il y a sans doute plus de vingt mille ennemis qui ont été liquidés [*kaiketsu sareteiru* 解決されている]. [...] Vers 14 heures, le « nettoyage » [*sōtō* 掃討] achevé et nos arrières assurées, nous reprenons notre marche groupés et atteignons la porte Pinghe [Pinghemen 平和門]. Le flux des soldats [chinois] qui viennent se rendre ne cesse pas, et les prisonniers se comptent par milliers. Les soldats [japonais] déchaînés ne tiennent aucun compte des exhortations au calme des officiers et massacrent [*satsuriku* 殺戮] [les prisonniers] du premier jusqu'au dernier. Si l'on songe au sang versé par nos compagnons d'armes ainsi qu'aux épreuves subies pendant ces dix derniers jours, même des civils seraient tentés de dire « exterminiez les tous » [*minna yatte shimae*].<sup>1</sup>

Si Sasaki Tōichi ne précise pas quelle fut sa conduite durant ces opérations, il ne semble pas s'être opposé aux « massacres » des prisonniers. Ce que la citation n'indique pas non plus, c'est que Sasaki Tōichi n'était pas un officier comme les autres. Partisan de Sun Yat-sen et de la cause

---

<sup>1</sup> « Sasaki Tōichi shōshō shiki » 佐々木到一少将私記 (Notes personnelles du général de division Sasaki Tōichi), dans *Nankin senshi henshū iinkai* 南京戦史編集委員会編 (éd.), *Nankin senshi shiryō-shū* 南京戦史資料集 (Documents historiques de la bataille de Nankin), Kaikō-sha 偕行社, 1989. Cité dans KASAHARA Tokushi 笠原十九司, *Nankin jiken* 南京事件 (L'Incident de Nankin), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1997, p. 153.

révolutionnaire chinoise, ayant même suivi l'Expédition vers le Nord (*Beifa* 北伐) avec l'armée du Guomindang, Sasaki était l'un des représentants les plus connus de ceux que l'on nomme les *shina-tsū* 支那通 (spécialistes de la Chine) de l'armée japonaise. Comment cet officier sinophile, qui rêvait de voir la Chine coopérer avec le Japon pour s'opposer à la domination occidentale, en vint à participer au massacre de Nankin ? C'est ce que les pages qui suivent vont tenter d'expliquer.

### L'intérêt de l'armée de terre pour la Chine

Aussi bien lors de l'« Incident de Mandchourie » (*Manshū jihen* 滿州事變)<sup>2</sup>, qui vit l'armée du Kwantung<sup>3</sup> s'emparer de la Mandchourie et la transformer en protectorat (Mandchoukouo), que lors de l'« Incident du Pont Marco Polo », qui déclencha la seconde guerre sino-japonaise, le rôle joué par l'armée de terre japonaise est incontestable et n'échappa pas aux juges du Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient (Tribunal de Tokyo) : sur les sept Japonais jugés coupables de crimes de guerre de catégorie A et condamnés à la peine de mort, six étaient des officiers de l'armée de terre. Ce que l'on sait moins, c'est que sur ces six officiers, trois étaient considérés comme des *shina-tsū* : Doihara Kenji 土肥原賢二 (1883-1948), Itagaki Seishirō 板垣征四郎 (1885-1948) et Matsui Iwane 松井岩根 (1878-1948).

Le terme de *shina-tsū* est extrêmement vague et n'est pas exclusivement lié à l'armée impériale. Bien qu'il n'existe pas de définition à son sujet, il apparaît fréquemment dans les écrits japonais de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, la plupart du temps avec une connotation fortement négative. Voici comment Yoshino Sakuzō 吉野作造 (1878-1933), professeur d'histoire politique à l'Université impériale de Tokyo qui connaissait bien la Chine, parlait de ces « spécialistes » dans un article paru en 1917 :

Dans notre pays, une grande partie des débats concernant la Chine sont provoqués, est-il besoin de le préciser, par les soi-disant *shina-tsū*, du moins ceux qui se prétendent comme tels et que les gens reconnaissent comme tels. Cependant, parmi ces soi-disant *shina-tsū*, il me semble que beaucoup d'entre eux se bornent à avancer des idées étriquées, des connaissances – ou

---

<sup>2</sup> Cet incident s'ouvre sur ce qui est connu en Occident par le « coup de Mukden » en septembre 1931, c'est-à-dire l'explosion d'une bombe qui détruisit un tronçon du chemin de fer du Sud Mandchourien. Au Japon on parle de l'« incident du lac de Liutiao » (j. *Ryūjō-ko jiken*). Ce lac se trouve près de la ville de Shenyang, anciennement Mukden.

<sup>3</sup> Depuis sa victoire contre la Russie en 1905, l'armée japonaise maintenait des troupes dans le nord-est de la Chine pour assurer la protection de la ligne ferroviaire entre Changchun et Lüshun. Ces unités furent réorganisées en 1919 et donnèrent naissance à l'armée du Kwantung (*Kantō-gun* 關東軍), stationnée en Mandchourie et connue pour son rôle dans l'expansion militaire du Japon durant les années précédant la guerre sino-japonaise.

une ignorance – qui ne sont nullement le résultat de recherches impartiales et rigoureuses.<sup>4</sup>

Les *shina-tsū* auxquels faisait allusion Yoshino étaient pour l'essentiel des hommes politiques, des entrepreneurs, des « aventuriers du continent » (*tairiku rōnin* 大陸浪人), dont les opinions s'appuyaient sur des séjours plus ou moins longs en Chine pour certains, et sur des relations avec des personnalités chinoises plus ou moins influentes pour d'autres.

Cependant, de nos jours, le mot *shina-tsū* évoque surtout les officiers de l'armée de terre japonaise qui utilisèrent leurs connaissances de la Chine pour mieux la soumettre militairement, en ne se contentant pas seulement de récolter et d'analyser des informations, mais en participant à de nombreux complots qui contribuèrent à précipiter la guerre. Si cette image négative reflète effectivement le comportement de la majorité de ces experts de la Chine, il convient toutefois de la nuancer. En effet, il existait parmi eux quelques officiers qui désiraient sincèrement œuvrer, aux côtés des Chinois, à la renaissance d'une Chine forte et indépendante. Même si ces bonnes intentions s'étiolèrent progressivement, il serait faux de croire que tous ces officiers ne s'intéressèrent à la Chine que dans l'unique but de la conquérir.

Lors des débats concernant l'expédition en Corée (*sei-Kan ron* 征韓論) et l'expédition à Taiwan (*Taiwan shuppei* 台湾出兵) au début des années 1870, l'armée prit conscience de la nécessité qu'elle avait à se préparer à d'éventuelles interventions à l'étranger. Parmi les mesures qui s'imposaient, figuraient la récolte et l'analyse d'informations concernant la Chine, ce qui supposait la formation de spécialistes capables de lire et de parler couramment la langue chinoise.

Les premiers signes tangibles d'un intérêt de l'armée de terre pour l'étude de la Chine se manifestèrent en 1879. Cette année-là, sur les conseils de Katsura Tarō 桂太郎 (1847-1913), alors membre de l'état-major, seize étudiants, issus pour la plupart de l'École des langues étrangères de Tokyo (Tōkyō gaikokugo gakkō 東京外国語学校), furent envoyés à Pékin en stage linguistique. De retour au Japon après un séjour de deux ou trois ans, ces étudiants furent alors chargés d'enseigner le chinois dans les écoles d'officiers. En plus d'envoyer des civils ou des militaires en Chine pour en faire des interprètes ou des professeurs de chinois dans ses écoles d'officiers, l'armée publia également un certain nombre de manuels de langue<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> YOSHINO Sakuzō, « Shina seikyoku no taisei o ronjite iwayuru teisei ron o haisu » 支那政局の大勢を論じて所謂帝政論を排す (Propos sur la situation politique en Chine contre les théories favorables à la restauration impériale en Chine), *Yoshino Sakuzō senshū* 吉野作造選集, vol. 8, Iwanami shoten 岩波書店, 1996, p. 283.

<sup>5</sup> ROKUKAKU Tsunehiro 六角恒廣, *Kindai Nihon no chūgokugo kyōiku* 近代日本の中国語教育 (L'enseignement du chinois dans le Japon moderne), Fuji shuppan 不二出版, 1984, p. 171.

L'armée de terre entretenait par ailleurs des rapports étroits avec l'Institut de recherche pour le commerce entre le Japon et la Chine (Nisshin bōeki kenkyū-jo 日清貿易研究所). Fondé en 1890 à Shanghai par Arao Sei 荒尾精 (1858-1896) et Nezu Hajime 根津一 (1860-1927), tous deux officiers de l'armée de terre, cet institut privé, rebaptisé en 1901 Tō-A dōbun shoin 東亜同文書院 (Institut de la culture commune d'Asie orientale)<sup>6</sup>, fut largement subventionné par le gouvernement japonais. Il forma plus de quatre mille étudiants jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et fournit de nombreux interprètes et agents de renseignement durant les deux guerres sino-japonaises.

Cependant, l'intérêt manifesté par l'armée à l'égard de la Chine n'était pas de nature culturelle. Contrairement à la France, puis l'Allemagne, qui fournirent à l'armée de terre japonaise des modèles organisationnels, la Chine était avant tout considérée comme un objectif militaire. Les jeunes officiers qui ambitionnaient de gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire préféraient étudier les langues européennes. Ils aimaient arborer fièrement une moustache à la « Kaiser » et ne se privaient pas de ridiculiser la Chine<sup>7</sup>.

### La première génération des *shina-tsū*

Les officiers qui acceptaient de séjourner en Chine comme par exemple Aoki Norizumi 青木宣純 (1855-1922), attaché militaire de la légation japonaise en Chine (Shinkoku kōshikan zuki bukan 清国公使館付武官) entre la fin des années 1880 et le début des années 1910, constituaient donc une minorité. Souvent sensibles aux idées asiatistes, à une époque où celles-ci n'étaient pas encore réduites à de simples slogans pour justifier l'expansionnisme japonais, la plupart d'entre eux partageaient le même désir de renforcer les liens du Japon avec la Chine dans le but de résister efficacement à l'impérialisme occidental.

La première guerre sino-japonaise (1894-1895) les conforta dans leurs convictions. La défaite provoqua en Chine une prise de conscience sur la nécessité de réformes radicales, notamment dans le domaine de l'éducation.

---

<sup>6</sup> Ce nom fait référence à l'un des slogans utilisés par les Japonais pendant cette période, « dōbun dōshu » 同文同種 (même écriture —ou culture—, même race), censé convaincre les Chinois de la proximité culturelle des deux pays et de la nécessité de faire front ensemble contre les Occidentaux. Sur le rôle de cet institut Tō-A dōbun shoin dans les relations sino-japonaises, voir Douglas R. REYNOLDS, « Training Young China Hands : Tōa Dōbun Shoin and Its Precursors, 1886-1945 », dans DUUS Peter, MYERS Ramon H. et PEATTIE Mark R. (éd.), *The Japanese Informal Empire in China, 1895-1937*, Princeton Univ. Press, 1989, p. 210-271.

<sup>7</sup> BANZAI Rihachirō 坂西利八郎, « Rikugun to shinago » 陸軍と支那語 (L'Armée de terre et la langue chinoise), *Chūgoku Bungaku* 中国文学 (mai 1942), p. 27.

On assista alors à ce que Douglas Reynolds nomme la « golden decade »<sup>8</sup>, une période durant laquelle la Chine chercha dans le modèle japonais les clés de la modernisation. Pendant ces années, l'empire Qing se mit littéralement à l'école du Japon, notamment en engageant des enseignants japonais, mais également des conseillers militaires. Ce furent pour la plupart des spécialistes de la Chine que l'armée japonaise envoya. Outre la réforme de l'armée chinoise, ces officiers étaient chargés de récolter des informations et de servir d'intermédiaires avec l'armée japonaise.

La Révolution de 1911 et l'instabilité politique qui s'ensuivit contribuèrent à modifier le regard que ces spécialistes portaient sur la Chine. C'est durant cette période qu'à l'idéal de communauté asiatique vint s'ajouter un élément qui allait être déterminant dans l'expansion japonaise sur le continent : la tentation d'étendre les intérêts japonais en Chine, pas seulement dans les provinces du Nord-Est, mais dans tout le pays.

Ce changement d'orientation est parfaitement illustré par la position de Banzai Rihachirō 坂西利八郎 (1870-1950) — conseiller militaire de Yuan Shikai et sans doute le *shina-tsū* le plus influent de sa génération — lors des négociations à propos des 21 demandes. Critiquant l'attitude du Japon, trop conciliant à son goût, il prôna l'annexion pure et simple de la Chine<sup>9</sup>. Selon lui, les Chinois étaient indifférents à leur gouvernement, que celui-ci soit mandchou (Qing), Han ou japonais, du moment qu'il leur assurait des conditions de vie décentes. À l'instar d'Aoki Norizumi, avec qui il était pourtant souvent en désaccord, Banzai craignait qu'en faisant trop de concessions, sous la pression des Anglais notamment, le Japon ne puisse obtenir les mêmes avantages que les Occidentaux. Si le fait de contenir l'influence occidentale en Chine s'inscrivait dans un projet louable visant à garantir la liberté et l'intégrité territoriale de l'Asie, les moyens qu'ils préconisaient l'étaient moins : dans leur esprit, la Chine devait se placer sous la protection bienveillante du Japon, par la force si besoin était<sup>10</sup>.

Pour ces officiers, l'ingérence du Japon dans les affaires politiques chinoises était une nécessité, non seulement pour la protection des intérêts japonais, mais également dans l'optique de leur projet asiatiste. Cependant, cette conviction partagée par tous les *shina-tsū* n'empêchait

---

<sup>8</sup> Cf. Douglas R. REYNOLDS, *China, 1898-1912 : The Xinzheng Revolution and Japan*, Harvard Univ. Press, 1993.

<sup>9</sup> YAMANE Yukio 山根幸夫, *Kindai Chūgoku no naka no Nihonjin* 近代中国のなかの日本人 (Les Japonais dans la Chine moderne), Tokyo, Kenbun shuppan 研文出版, 1994, p. 107.

<sup>10</sup> TAKEUCHI Yoshimi 竹内好 et HASHIKAWA Bunsō 橋川文三 (éd.), *Kindai Nihon to Chūgoku (jō)* 近代日本と中国(上) (Le Japon moderne et la Chine, t.1), Tokyo, Asahi shinbun-sha 朝日新聞社, 1974, p. 116-117.

pas les divergences quant à la manière d'intervenir. De fait, ces dissonances reflétaient souvent les différences d'intérêts des factions politiques chinoises. Chargés de récolter un maximum d'informations, les officiers s'efforçaient d'entretenir des relations privilégiées avec les personnalités influentes des régions où ils étaient envoyés, ce qui pouvait affecter l'objectivité de leurs analyses. Ce phénomène touchait particulièrement les conseillers militaires qui servaient d'intermédiaires entre les seigneurs de la guerre et l'armée japonaise<sup>11</sup>.

Cette partialité des conseillers militaires est caractéristique de la première génération des *shina-tsū*, qui pensaient pouvoir protéger, voire étendre les intérêts japonais en manipulant les chefs de guerre chinois. Incarnée par Kōmoto Daisaku 河本大作 (1882-1955) et Sasaki Tōichi, la seconde génération considérait au contraire qu'à trop vouloir manipuler les chefs de guerre, les conseillers japonais finissaient par être pris à leur propre piège. Ces jeunes officiers privilégiaient les actions plus directes, quitte à transgresser les instructions de leurs supérieurs. Un des résultats de cette attitude fut l'assassinat de Zhang Zuolin en 1928. Contrairement au gouvernement Tanaka, qui comptait sur le chef de la clique militaire du Fengtian (Liaoning) pour protéger les intérêts japonais en Mandchourie, Kōmoto Daisaku pensait au contraire que Zhang était responsable de la montée des sentiments anti-japonais et qu'il fallait l'éliminer pour le remplacer par quelqu'un de plus docile. En fait, la suite des événements montra que Kōmoto s'était lourdement trompé : Zhang Xueliang, qui s'imposa comme le nouveau maître de la Mandchourie, n'avait aucune raison de se montrer coopératif avec les responsables de la mort de son père.

### Sasaki Tōichi et la cause révolutionnaire chinoise

Si l'on en croit le témoignage de Sasaki Tōichi, c'est lui qui suggéra à Kōmoto Daisaku le plan d'assassinat de Zhang Zuolin<sup>12</sup>. Comme Kōmoto, Sasaki était convaincu que les conseillers militaires japonais étaient manipulés par les seigneurs de la guerre et qu'ils n'étaient d'aucune utilité pour défendre les intérêts japonais en Chine. Mais Sasaki se distinguait de ses confrères par la conviction que l'avenir de la Chine appartenait au Guomindang, dont il avait été un des premiers *shina-tsū* à saisir l'importance.

<sup>11</sup> KITAOKA Shin.ichi, "China Experts in the Army", dans Peter Duus, Ramon H. Myers and Mark R. Peattie (éd.), *The Japanese Informal Empire in China, 1895-1937*, Princeton Univ. Press, 1989, p. 360.

<sup>12</sup> SASAKI Tōichi, *Aru gunjin no jiden* ある軍人の自伝 (Autobiographie d'un soldat), Tokyo, Futsū-sha 普通社, 1963, p. 192. Le titre de cet ouvrage a été choisi par l'éditeur. Le manuscrit de Sasaki datant de 1939 était intitulé « Yo no Shina seikatsu o kataru » 予の支那生活を語る (Récit de ma vie en Chine).

L'intérêt de Sasaki Tōichi pour la Chine était né lors de la Révolution de 1911. Alors affecté à la 5<sup>ème</sup> Division d'infanterie stationnée en Mandchourie, la nouvelle de la chute de la dynastie Qing avait provoqué chez lui, comme chez beaucoup de jeunes officiers, un immense enthousiasme à l'idée qu'une Chine nouvelle était en train de naître sous ses yeux. Immédiatement, il entreprit d'entrer à l'Académie de l'armée de terre (Rikugun daigakkō 陸軍大学校), qui constituait de fait un passage obligé pour tous les *shina-tsū*. Après deux tentatives infructueuses, il parvint à ses fins en 1914. Tout naturellement, il choisit le chinois comme langue étrangère, langue qu'il avait déjà commencé à apprendre pendant ses années de formation à l'École d'officiers de l'armée de terre (Rikugun shikan gakkō 陸軍士官学校).

Une fois ses études terminées, il fut affecté aux troupes chargées de la défense de Qingdao, dans la province du Shandong. Il y entreprit de nombreuses recherches sur le terrain qui lui permirent de parfaire ses connaissances linguistiques et de se familiariser avec la culture chinoise. Après plusieurs changements d'affectation qui le conduisirent en Mandchourie, à Vladivostok ainsi que dans la section chinoise de l'état-major, Sasaki accepta en 1922 le poste d'officier de liaison à Canton qu'on lui proposait. Il faut préciser que le parcours de Sasaki était plutôt atypique et que les officiers promis aux plus hautes responsabilités étaient affectés soit à Pékin, soit à Shanghai.

Quoi qu'il en soit, les deux années passées à Canton jusqu'en 1924 allaient se révéler d'une grande importance pour la suite de la carrière de Sasaki. C'est là qu'il fit la connaissance de Sun Yat-sen, qui lui fit une très forte impression, et des principaux dirigeants du Guomintang<sup>13</sup>. Leur fréquentation régulière pendant son séjour à Canton allait faire de Sasaki le principal spécialiste japonais du mouvement nationaliste en général, et du Guomintang en particulier<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Sasaki ne fut pas le seul Japonais à avoir été séduit par la personnalité de Sun Yat-sen. Avant lui, Miyazaki Tōten 宮崎滔天 (1870-1922), de son vrai nom Miyazaki Torazō 宮崎虎藏, s'était engagé très tôt auprès de Sun Yat-sen et de la cause révolutionnaire chinoise. Il participa avec lui à la guerre d'indépendance des Philippines en 1899, et l'aida lors du soulèvement de Huizhou (1900). En 1905, il contribua avec Sun Yat-sen et Huang Xing à la création de la Ligue Jurée, allant même jusqu'à installer les bureaux de la revue *Minbao* 民報 à son domicile. Ami indéfectible de Sun Yat-sen, il le soutint sa vie durant, même après la Révolution de 1911.

<sup>14</sup> Le séjour de Sasaki à Canton coïncidait avec la période qui vit le rapprochement de Sun Yat-sen avec le PCC et l'URSS. Si, par la suite, Sasaki se rallia à l'anti-communisme de Chiang Kai-shek, il considérait à l'époque que l'alliance avec les communistes constituait une étape importante vers le succès de la révolution chinoise. À ses yeux, le principal obstacle à l'unification de la Chine par le Guomintang n'était pas le PCC, mais les seigneurs de la guerre (voir Sasaki, *op. cit.*, p. 107).

En 1924, de retour au Japon dans la section chinoise de l'état-major, Sasaki multiplia les rapports prédisant une nouvelle révolution menée par le Guomindang, qui ne lui valurent que des réactions sceptiques. Nullement découragé par la réaction de ses pairs, Sasaki prit le parti de faire partager à un plus large public ses convictions en publiant plusieurs livres consacrés à son expérience à Canton et à ses vues sur le Guomindang<sup>15</sup>.

Aux yeux de Sasaki, Sun Yat-sen et les cadres du Guomindang apparaissaient comme des dirigeants compétents, dénués d'ambitions personnelles et d'esprit de faction, le contraire en somme des seigneurs de la guerre. Cependant, peu de *shina-tsū* partageaient la vision ingénue de Sasaki. Sun Yat-sen était plutôt considéré comme un idéaliste, dénué des moyens matériels nécessaires à l'unification de la Chine. Banzai Rihachirō était convaincu que l'avenir du pays se jouerait dans le Nord, qu'il dépendrait du résultat des luttes de pouvoir entre Zhang Zuolin, Feng Yuxiang et Duan Qirui. Même pour Aoki Norizumi, l'un des rares spécialistes à soutenir la Faction du Sud, Sun Yat-sen ne représentait que l'une des forces armées au sud, et pas forcément la plus importante<sup>16</sup>.

L'affectation suivante de Sasaki, au poste d'officier adjoint auprès de la légation japonaise à Pékin, fut l'occasion de mesurer le fossé qui le séparait de la majorité de ses pairs. Réprouvant le comportement des conseillers militaires japonais de Zhang Zuolin, qui passaient leur temps à se divertir en abusant des avantages que leur procurait leur fonction, Sasaki eut du mal à travailler sous les ordres de Honjō Shigeru 本庄繁 (1876-1945), l'attaché militaire de la légation, qui entretenait des relations étroites avec Zhang Zuolin. Lorsque l'Expédition vers le Nord (*Beifa*) débuta en juillet 1926, l'analyse de Sasaki se distingua une nouvelle fois de celle de ses collègues :

La conclusion que j'obtins de mon observation sur le terrain, c'était que les anciens seigneurs de la guerre n'étaient pas de taille à affronter l'armée révolutionnaire du Guomindang [...]. Si j'en juge par les tracts et les affiches que j'ai pu voir à Jiujiang, la volonté de recouvrer la souveraineté nationale est profonde, mais les accents communistes sont également très prononcés. En conséquence, je suis convaincu que dans un avenir proche le Guomindang fondera un nouveau gouvernement pour s'imposer comme notre unique

---

<sup>15</sup> *Shokō no Shina* 曙光の支那 (La Chine à l'aube d'un nouveau jour), Tokyo, Kaikōsha 偕行社, 1925 ; *Chūgoku kokumin-tō no rekishi to sono kaibō* 中国国民党的歴史と其解剖 (L'histoire et l'examen du Guomindang en Chine), Tokyo, Tōa dōbun-kai 東亜同文会, 1926 ; *Nanpō kakumei seiryoku no jissō to sono hihan* 南方革命勢力の実相と其の批判 (Réalité et critique des forces révolutionnaires du sud de la Chine), Pékin, Kyokutō shinshin-sha 極東新信社, 1927.

<sup>16</sup> TOBE Ryōichi 戸部良一, *Nihon rikugun to Chūgoku* 日本陸軍と中国 (L'armée de terre japonaise et la Chine), Tokyo, Kōdan-sha 講談社, 1999, p. 107.



interlocuteur et que, concernant le problème de la Mandchourie, nos politiques vont entrer en collision frontale. Il faut donc étudier au plus vite les mesures à prendre pour y faire face.<sup>17</sup>

Selon Sasaki, le ministre de la légation à Pékin, Yoshizawa Kenkichi 芳沢謙吉, était le seul à partager son point de vue. Les spécialistes de l'armée considéraient que les cadres du Guomintang étaient incapables de mener à bien l'unification de la Chine. Pour Banzai Rihachirō, les Trois Principes du Peuple (*Sanmin zhuyi* 三民主義) n'étaient qu'une façade qui cachait en fait le simple désir du Guomintang d'étendre sa zone d'influence. Selon lui, cette action ne pouvait avoir que des conséquences néfastes sur l'avenir de la Chine.

Pourtant, parmi la nouvelle génération des *shina-tsū*, certains officiers commençaient à modifier leur appréciation du Guomintang et prendre conscience de l'importance du mouvement nationaliste que celui-ci représentait. Même si cette vague qui se propageait en direction du Nord n'était pas sans représenter certains risques pour le Japon, ces jeunes officiers, à l'instar de Sasaki, n'étaient pas insensibles au désir d'indépendance nationale manifesté par une frange croissante de la population chinoise. Ils préconisaient que le Japon favorise ce mouvement tout en le canalisant, par la force si nécessaire.

Si l'appréciation de la situation proposée par Sasaki se révéla par la suite correcte, la citation précédente révèle également, pour la première fois chez lui, une inquiétude concernant la Mandchourie. Jusque-là, Sasaki était convaincu que la victoire du Guomintang était la garantie d'un règlement favorable, pour le Japon, de la question mandchoue. Sun Yat-sen n'avait-il pas répété à maintes reprises, à en croire Sasaki, qu'une fois au pouvoir il confierait l'administration de la Mandchourie au Japon<sup>18</sup> ?

Les craintes de Sasaki furent renforcées par l'« Incident de Nankin », qui éclata au cours de l'Expédition vers le Nord<sup>19</sup>. Profondément choqué par le comportement des troupes révolutionnaires, réputées jusque-là pour leur discipline, Sasaki évita cependant de faire l'amalgame. Il soupçonnait que les soldats impliqués dans ces violences appartenissent aux groupes sensibles aux thèses du Parti communiste qui, selon lui, attisait les sentiments

---

<sup>17</sup> Sasaki, *op. cit.*, p. 134.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>19</sup> Le 24 mars 1927, les troupes révolutionnaires firent leur entrée dans Nankin. Le consulat japonais fut assailli et pillé comme les consulats des puissances occidentales. En représailles, les navires de guerre anglais et américains bombardèrent la ville. Si les Occidentaux tinrent Chiang Kai-shek pour personnellement responsable des six victimes ainsi que des nombreux dégâts subis par les étrangers, le gouvernement japonais soutint la thèse de Chiang Kai-shek, qui rejetait la responsabilité sur le Parti communiste chinois.

xénophobes. Muté à Shanghai quelques jours après les événements, il s'était rendu à Nankin et avait pu voir de ses propres yeux les dégâts subis par les Japonais, mais il avait également ressenti l'animosité des Chinois à l'égard des étrangers. Jusque-là, Sasaki avait toujours considéré le nationalisme chinois comme légitime, d'où son soutien au Guomindang. Cependant, la montée xénophobe ainsi que l'influence croissante des communistes l'inquiétaient. Pour lui, ces derniers attisaient les conflits de classes et représentaient donc un danger pour l'avenir du pays. La révolution chinoise devait s'attacher à la réalisation des Trois principes du peuple, l'unique espoir de pouvoir bâtir une Chine indépendante et républicaine. Contrairement à la majorité des *shina-tsû*, qui espéraient au contraire que l'idéal révolutionnaire s'étiolle et que Chiang Kai-shek se transforme en simple seigneur de la guerre, Sasaki croyait réellement à la cause révolutionnaire chinoise.

Même si Sasaki partageait la position du gouvernement japonais et qu'il était convaincu que le généralissime n'avait rien à voir avec ces exactions, l'« Incident de Nankin » était pour lui le signe que celui-ci éprouvait toujours plus de difficulté à contrôler les éléments communistes. Même s'il ne perdait pas totalement espoir en Chiang Kai-shek, Sasaki était préoccupé par le manque de cohésion à l'intérieur du Guomindang, et il devint dès lors partisan d'une répression sans pitié à l'égard de ces communistes qui s'étaient comportés comme des « bêtes sauvages »<sup>20</sup>.

Lorsqu'en avril 1928, Chiang reprit sa montée vers le nord après s'être débarrassé des communistes, Sasaki demanda à pouvoir suivre la progression de l'armée nationaliste. L'état-major chinois accepta, en se disant peut-être que Sasaki pourrait leur être utile en cas de problème avec les Japonais dans le Shandong. Apparemment, l'initiative personnelle de Sasaki fut également bien accueillie du côté japonais. En effet, cette montée des forces révolutionnaires vers le nord avait contribué paradoxalement à la « réhabilitation » de Sasaki auprès de ses supérieurs. Les événements semblaient lui donner raison, lui qui n'avait cessé de prédire le déclenchement et le succès d'une nouvelle révolution emmenée par le Guomindang. L'état-major lui fit comprendre qu'on attendait beaucoup de lui et de ses contacts privilégiés avec Chiang Kai-shek.

### **Humiliation et rancœur**

Avec la fin du front uni entre nationalistes et communistes<sup>21</sup>, Sasaki reprit espoir en la victoire finale du Guomindang, et sa préoccupation fut dès lors de contribuer à instaurer un climat de confiance entre le généralissime et l'armée japonaise. Hélas, cet optimisme fut de courte durée.

---

<sup>20</sup> Sasaki, *op. cit.*, p. 144.

<sup>21</sup> Ce premier front uni anti-impérialiste dura de 1923 à 1927.

Peu après la reprise de la *Beifa*, le cabinet Tanaka, échaudé par l'« Incident de Nankin », décida l'envoi de troupes japonaises au Shandong, prétextant la nécessité de protéger les quelque trois mille ressortissants japonais qui se trouvaient à Jinan, le chef-lieu de la province. En réalité, cette « expédition au Shandong » (*Santō shuppei* 山東出兵) avait pour but de freiner Chiang Kai-shek, dont l'avancée vers le Nord menaçait Zhang Zuolin, que le gouvernement japonais considérait comme le meilleur garant des intérêts japonais en Mandchourie.

L'entrée de la VI<sup>e</sup> division d'infanterie japonaise dans Jinan le 26 avril 1928 provoqua la colère de Chiang Kai-shek, qui arriva à son tour dans la ville quelques jours plus tard. Dans ce contexte tendu, les efforts de Sasaki, qui faisait régulièrement la navette entre les deux armées, ne purent éviter l'affrontement. Les combats éclatèrent le 3 mai, faisant mille morts ou blessés du côté chinois, et 23 victimes (soldats et civils) du côté japonais. Si cet « Incident de Jinan » ne fit qu'exacerber les sentiments anti-japonais chez les Chinois, il marqua également un tournant dans la vie de Sasaki.

Le matin du 3 mai, peu après que des échanges de feu aient été signalés, Chiang Kai-shek chargea Sasaki d'aller convaincre le commandement japonais d'arrêter les combats et de lui donner l'assurance que lui-même allait en faire de même. C'est au cours d'une de ces missions entre les quartiers généraux des deux armées que Sasaki fut arrêté par des soldats chinois. En découvrant le petit drapeau japonais — destiné à passer les lignes japonaises — caché sous le siège de Sasaki, les soldats s'emparèrent de lui et le rouèrent de coups. Apparemment, ces soldats n'étaient pas directement sous les ordres de Chiang Kai-shek, mais appartenaient à l'armée de Feng Yuxiang qui s'était rallié à la *Beifa* en cours de route. Ligoté et traîné devant une foule réclamant sa mort, Sasaki ne dut son salut qu'à un sous-officier chinois qui le connaissait et qui passait par hasard. Il s'empressa d'avertir Chiang Kai-shek qui obtint la libération immédiate de Sasaki. Voici comment celui-ci décrivit ses sentiments à ce moment :

Une fois que j'eus retrouvé mes esprits, je fus pris tout à coup de remords et d'amertume. La respiration saccadée et sur le point de m'écrouler, un sentiment déchirant me rongea la poitrine, moi, officier de l'armée impériale humilié au vu de tous, escorté sous le regard des soldats sanguinaires et des civils chinois.<sup>22</sup>

De retour au quartier général de Chiang Kai-shek, Sasaki comprit que cet « Incident de Jinan » avait porté un coup fatal aux espoirs de coopération entre les deux armées. Venu à son chevet, Chiang lui confia qu'il n'avait plus aucune confiance en l'armée japonaise dont l'unique objectif semblait être

---

<sup>22</sup> Sasaki, *op. cit.*, p. 176.

d'empêcher le succès de l'Expédition vers le Nord. Signe de ce revirement, Huang Fu 黄郛, responsable des relations étrangères et nippophile, fut remplacé peu après par Wang Zhengting 王正廷, partisan au contraire d'un rapprochement avec les Anglais et les Américains.

Du côté japonais, la position de Sasaki était également devenue difficile. Rentré au pays pour se soigner, il fut accueilli froidement : les insinuations du ministre de l'Armée de terre, Shirakawa Yoshinori 白川義則<sup>23</sup>, ainsi que les lettres anonymes le traitant de lâche et de traître achevèrent de blesser son amour-propre.

Après cet incident, le regard de Sasaki sur la Chine ne fut plus le même. Humilié au Japon, abandonné par le Guomindang qui coupa tout lien avec lui, Sasaki perdit sa foi en la révolution chinoise. En réalité, c'est elle qui rendait les Chinois de plus en plus arrogants. Les communistes n'étaient plus seuls en cause. Chiang Kai-shek et le Guomindang avaient eux aussi encouragé la propagande anti-japonaise, qui rendait vain tout espoir de solution pacifique<sup>24</sup>.

En 1934, après l'intronisation de Puyi, Sasaki accepta sans hésitation la nouvelle affectation qu'on lui proposa en tant que conseiller militaire auprès de l'armée du Mandchoukouo. Désormais, son analyse de la situation n'était guère différente de ses collègues, ceux-là mêmes qui avaient provoqué l'« Incident de Mandchourie »<sup>25</sup>. Il était convaincu d'avoir trouvé la réponse au problème de cette région : le choc entre les Chinois et les Japonais était inévitable, et le Japon ne pouvait pas se permettre de perdre les ressources naturelles ainsi que l'espace vital que lui procurait le Mandchoukouo.

---

<sup>23</sup> Convoqué par le ministre de l'Armée de terre pour effectuer un rapport de l'Incident de Jinan, Sasaki se serait efforcé de décrire les faits objectivement, en faisant abstraction de ses sentiments personnels. Le ministre lui aurait alors reproché d'avoir « dit des choses qui n'étaient pas nécessaires et qu'il trouvait cela suspect ». En d'autres termes, le ministre aurait interprété le rapport de Sasaki comme un plaidoyer en faveur des Chinois et aurait mis en doute sa loyauté (voir Sasaki, *op. cit.*, p. 186).

<sup>24</sup> Il s'agit sans doute du thème principal de son autobiographie, qui apparaît à bien des égards comme une justification à sa « conversion ». Après une première partie décrivant le soutien de Sasaki à la cause nationaliste chinoise, le traumatisme de Jinan présente l'auteur comme une victime du Guomindang et permet ainsi d'expliquer son engagement en tant que conseiller militaire de l'armée du Mandchoukouo, expérience qui occupe le dernier tiers du récit.

<sup>25</sup> Itagaki Seishirō, l'un des principaux instigateurs du « coup de Mukden », avait notamment été le successeur de Sasaki Tōichi au poste d'officier adjoint auprès de la légation japonaise à Pékin, et fut également conseiller militaire auprès de l'armée du Mandchoukouo.

Selon lui, la Mandchourie n'appartenait pas historiquement à la Chine, ce qui en soi était une raison suffisante pour justifier la création du Mandchoukouo. Mais ce n'était pas le plus important. En réalité, la création du Mandchoukouo répondait au désir des populations des régions du nord-est, écœurées par la corruption et l'incompétence des seigneurs de la guerre. En établissant une parcelle de stabilité sur ce continent dévasté, le Japon montrait par ailleurs sa détermination à ne reculer devant aucun sacrifice pour éliminer les obstacles entravant sa mission sacrée : garantir la paix et la prospérité en Asie et diffuser la voie impériale au monde entier. Dans l'esprit de Sasaki, il ne faisait désormais aucun doute que la Chine, à l'origine de la tourmente dans laquelle était plongée toute la région, représentait le principal obstacle à la réalisation de cet objectif. La cause de ce gâchis était à rechercher dans la faiblesse de la Chine et le manque de discernement de ses dirigeants, qui cherchaient à s'allier avec les Occidentaux, leurs bourreaux, plutôt qu'avec leurs frères asiatiques japonais. Les victimes de cette attitude insensée étaient les Japonais et le peuple chinois<sup>26</sup>.

À bien des égards, le parcours de Sasaki semble avoir reproduit le schéma que décrivait très bien Yoshino Sakuzō à propos des « aventuriers du continent » (*tairiku rōnin*). Ces derniers avaient été parmi les Japonais les plus actifs dans le soutien au mouvement révolutionnaire chinois. Or, après la Révolution de 1911, leurs relations avec les nationalistes chinois s'étaient considérablement refroidies. Parmi ceux-ci, beaucoup avaient préféré prendre leurs distances pour éviter d'être soupçonnés de « nippophilie » (*qin Ri* 親日). Cette attitude renforça évidemment les préjugés des Japonais concernant l'« ingratitude congénitale » des Chinois. D'un autre côté, la chute de la dynastie Qing, loin de faciliter le rapprochement entre la Chine et le Japon, semblait au contraire avoir décuplé le nationalisme chinois, qui s'exprimait le plus souvent sous la forme de sentiments anti-japonais. Déçus par la tournure prise par les événements, certains aventuriers, comme Uchida Ryōhei 内田良平 (1874-1937)<sup>27</sup>, délaissèrent les nationalistes du Guomindang pour rejoindre le camp adverse des partisans du retour au pouvoir des Mandchous<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> SASAKI Tōichi, « Manshū kenkoku to kōkoku no shimei » 滿州建国と皇国の使命 (La création du Mandchoukouo et la mission du Japon impérial), dans *Gendai-shi shiryō* 現代史資料 (Documents d'histoire contemporaine), vol. 11, Tokyo, Misuzu shobō みすず書房, 1962, p. 633-635.

<sup>27</sup> Activiste ultranationaliste, il fonda en 1901 la société Kokuryū-kai, dont le programme était le panasiatisme sous la houlette du Japon. Lors de la Révolution de 1911, il apporta d'abord son soutien aux nationalistes avant de prôner la création d'une monarchie constitutionnelle.

<sup>28</sup> YOSHINO Sakuzō, « Tai-Shi mondai » 対支問題 (La question chinoise), *Yoshino Sakuzō senshū* 吉野作造選集, vol. 7, Iwanami shoten 岩波書店, 1996, p. 354-355.

Une décennie plus tard, l'histoire se reproduisit avec Sasaki. Chiang Kai-shek et le Guomindang, convaincus que l'aide des Japonais ne visait qu'à étendre leurs intérêts en Mandchourie, coupèrent tout lien avec Sasaki dont le rôle d'intermédiaire devint inutile. Ce dernier, tel un amant délaissé, ne cacha pas son dépit et sa colère devant ce brusque changement d'attitude des cadres chinois :

Après mon transfert à Nankin, je fréquentais souvent He Yingqin [何应钦], avec qui il m'est arrivé de chasser le canard au bord du lac Xuanwu. Mais après l'arrivée de la légation anglaise, son attitude changea du tout au tout. Il se mit à fréquenter assidûment les membres de la légation avec qui il partageait des parties de tennis ou de chasse. [...] Voyez le vrai visage de ces Chinois sans cesse à la recherche de la protection d'autrui. Savent-ils avec quelle violence la colère gronde dans le coeur de cet officier de l'armée impériale délaissé ? En définitive, l'amitié avec le voisin [japonais] n'était qu'une formule creuse.<sup>29</sup>

Certes, Sasaki était à l'origine particulièrement sinophile — ce qui lui avait valu les railleries et les critiques de ses pairs —, et il avait cru qu'un rapprochement entre les deux pays aurait été bénéfique pour les deux camps. C'est cette conviction qui explique que même après la Révolution de 1911, alors que la plupart des activistes japonais commençaient à prendre leurs distances avec les nationalistes chinois, Sasaki avait poursuivi ses efforts lors de l'Expédition vers le Nord. Mais Sasaki était avant tout un militaire, dont la mission première était de défendre les intérêts japonais. Ses innombrables références à l'esprit du *bushidō* dans son autobiographie montrent bien qu'il éprouvait une grande fierté, et une conscience très nette de son devoir de soldat<sup>30</sup>.

En définitive, il commit la même erreur d'appréciation quant aux objectifs de la révolution chinoise que la plupart des experts militaires de la Chine. Plus ces derniers connaissaient la Chine, plus ils étaient conscients de la contradiction qui existait entre les aspirations nationalistes des Chinois et les intérêts du Japon qu'ils avaient pour mission de défendre. Ils avaient cru qu'en aidant les Chinois à se débarrasser de la dynastie Qing et des impérialistes occidentaux, les Japonais bénéficieraient d'un traitement de faveur en Mandchourie. Lorsqu'ils se rendirent compte que les Chinois étaient encore plus hostiles aux Japonais qu'aux Occidentaux, ils comprirent qu'ils s'étaient lourdement trompés. Dans le cas de Sasaki, le sentiment d'avoir été utilisé, puis trahi par le Guomindang, se transforma en une haine qu'il déversa en partie durant la prise de Nankin. En fait, ce

---

<sup>29</sup> Sasaki, *op. cit.*, p. 156.

<sup>30</sup> Ainsi, Sasaki refusa toujours les logements mis à sa disposition par le Guomindang. L'idée qu'un officier japonais puisse vivre aux crochets des Chinois lui était intolérable (voir Sasaki, *op. cit.*, p. 147).

n'est pas seulement par le Guomindang que Sasaki s'est senti trahi : après l'humiliation de Jinan, c'est sur tout le peuple chinois que sa rancœur s'est reportée<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> Après Nankin, Sasaki fut nommé à la tête d'une division en Mandchourie. C'est là qu'il fut arrêté en tant que criminel de guerre lors de la capitulation du Japon. Il mourut en détention d'une hémorragie cérébrale à Fushun (province du Liaoning) en 1955.

## Bibliographie

BANZAI Rihachirō 坂西利八郎, « Rikugun to shinago » 陸軍と支那語 (L'Armée de terre et la langue chinoise), *Chūgoku Bungaku* 中国文学 (mai 1942), p. 27.

KITAOKA Shin.ichi, « China Experts in the Army », in Peter Duus, Ramon H. Myers and Mark R. Peattie (éd.), *The Japanese Informal Empire in China, 1895-1937*, Princeton Univ. Press, 1989, p. 360.

REYNOLDS Douglas R., *China, 1898-1912: The Xinzhen Revolution and Japan*, Harvard Univ. Press, 1993.

ROKUKAKU Tsunehiro 六角恒廣, *Kindai Nihon no chūgokugo kyōiku* 近代日本の中国語教育 (L'enseignement du chinois dans le Japon moderne), Tokyo, Fujishuppan 不二出版, 1984, p. 171.

TAKEUCHI Yoshimi 竹内好 et HASHIKAWA Bunsō 橋川文三 (éd.), *Kindai Nihon to Chūgoku (jō)* 近代日本と中国(上) (Le Japon moderne et la Chine, t.1), Tokyo, Asahi shinbun-sha 朝日新聞社, 1974, p. 116-117.

TOBE Ryōichi 戸部良一, *Nihon rikugun to Chūgoku* 日本陸軍と中国 (L'armée de terre japonaise et la Chine), Tokyo, Kōdan-sha 講談社, 1999, p. 107.

YAMANE Yukio 山根幸夫, *Kindai Chūgoku no naka no Nihonjin* 近代中国のなかの日本人 (Les Japonais dans la Chine moderne), Tokyo, Kenbun shuppan 研文出版, 1994, p. 107.

YOSHINO Sakuzō 吉野作造, « Shina seikyoku no taisei o ronjite iwayuru teisei ron o haisu » 支那政局の大勢を論じて所謂帝政論を排す (Propos sur la situation politique en Chine contre les théories favorables à la restauration impériale en Chine), *Yoshino Sakuzō senshū* 吉野作造選集, vol. 8, Iwanami shoten 岩波書店, 1996, p. 283.

YOSHINO Sakuzō, « Tai-Shi mondai » 対支問題 (La question chinoise), *Yoshino Sakuzō senshū* 吉野作造選集, vol. 7, Iwanami shoten 岩波書店, 1996, p. 354-355.

## Textes de Sasaki Tōichi

SASAKI Tōichi, *Shokō no Shina* 曙光の支那 (La Chine à l'aube d'un nouveau jour), Tokyo, Kaikō-sha 偕行社, 1925.

SASAKI Tōichi, *Chūgoku kokumin-tō no rekishi to sono kaibō* 中国国民党の歴史と其解剖 (L'histoire et l'examen du Guomindang en Chine), Tokyo, Tōa dōbun-kai 東亜同文会, 1926.

SASAKI Tōichi, *Nanpō kakumei seiryoku no jissō to sono hihan* 南方革命勢力の真相と其の批判 (Réalité et critique des forces révolutionnaires du sud de la Chine), Pékin, Kyokutō shinshin-sha 極東新信社, 1927.



SASAKI Tōichi, « *Manshū kenkoku to kōkoku no shimei* » 満州建国と皇国の使命 (La création du Mandchoukouo et la mission du Japon impérial), in *Gendai-shi shiryō* 現代史資料 (Documents d'histoire contemporaine), vol. 11, Tokyo, Misuzu shobō みすず書房, 1962, p. 633-635.

SASAKI Tōichi, *Aru gunjin no jiden* ある軍人の自伝 (Autobiographie d'un soldat), Tokyo, Futsū-sha 普通社, 1963, p. 192.

« Sasaki Tōichi shōshō shiki » 佐々木到一少将私記 (Notes personnelles du général de division Sasaki Tōichi), dans *Nankin senshi henshū iinkai* 南京戦史編集委員会編 (éd.), *Nankin senshi shiryō-shū* 南京戦史資料集 (Documents historiques de la bataille de Nankin), Kaikō-sha 偕行社, 1989. Cité dans KASAHARA Tokushi 笠原十九司, *Nankin jiken* 南京事件 (L'Incident de Nankin), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1997, p. 153.